Document generated on 06/06/2025 7:18 a.m.

Ciné-Bulles
Le cinéma d'auteur avant tout

Entretien avec Claude Duty

Michel Coulombe

Volume 21, Number 1, Winter 2003

URI: https://id.erudit.org/iderudit/33359ac

See table of contents

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)
1923-3221 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Coulombe, M. (2003). Entretien avec Claude Duty. *Ciné-Bulles*, *21*(1), 14–18.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2003

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

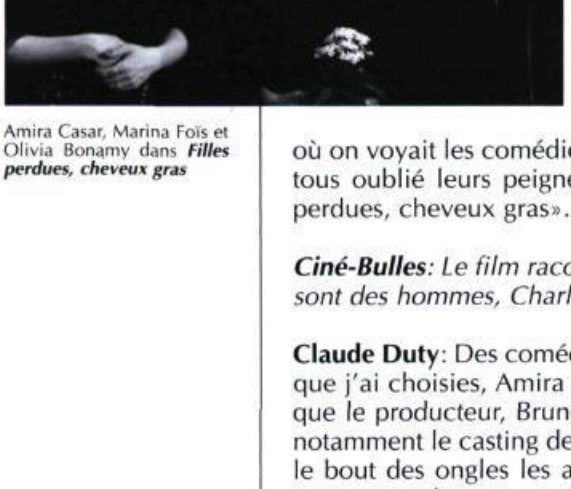
Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

«Maintenant chacun veut faire son court, c'est à la mode...» Claude Duty

PAR
MICHEL COULOMBE

La bonne cinquantaine, Claude Duty ne ressemble en rien aux réalisateurs français qui sortent, le cœur battant, leur premier long métrage. Autodidacte, marathonien du court métrage, longtemps graphiste publicitaire puis programmateur pour Canal +, il s'est imposé comme une véritable institution auprès des «courts métragistes» de l'Hexagone. En effet, le cinéaste anime depuis des lustres les débats des prestigieux festivals de courts métrages de Brest et de Clermont-Ferrand. Il a donc vu passer tout ce qui monte. Les autres aussi, ceux qui disparaissent dans l'oubli. À peine **Filles perdues, cheveux gras**, son premier long métrage, est-il lancé que Claude Duty termine le tournage du deuxième, **Bienvenue au gîte**, coscénarisé avec Jean-Philippe Barrau. On y reverra l'une des vedettes de **Filles perdues, cheveux gras**, Marina Foïs, membre des Robin des bois, entourée cette fois de Julie Depardieu, Bulle Ogier, Léa Drucker, du cinéaste Philippe Harel et de l'acteur britannique Michael Maloney.



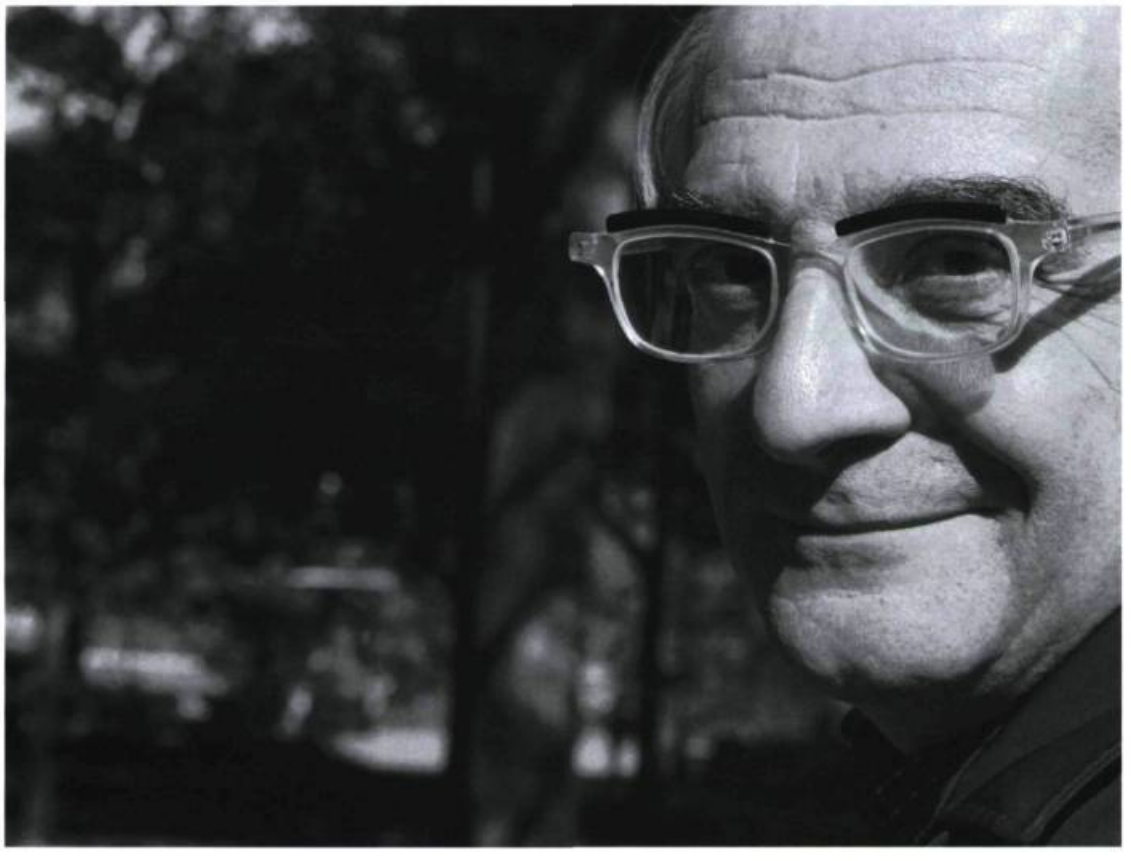
Amira Casar, Marina Foïs et Olivia Bonamy dans ***Filles perdues, cheveux gras***

***Ciné-Bulles**: Avec des amis vous avez inventé un genre cinématographique, que vous avez baptisé «filles perdues, cheveux gras», et c'est devenu le titre de votre premier long métrage.*

Claude Duty: Quand on va dans un festival de courts métrages, par exemple, on voit trois comédies, quatre films expérimentaux, deux films d'animation, un film en costumes et sept films filles perdues, cheveux gras. Ces films avec des comédiennes entre 20 et 25 ans, qui errent dans les rues et qui trouvent un revolver sur une poubelle, il en sort toutes les deux semaines à Paris. C'est Cosette, Fantine, **les Deux Orphelines**, **la Porteuse de pain**, Danièle Delorme ou Miou Miou dans certains de leurs films, **la Vie rêvée des anges**, **Rosetta**, **Sans toit ni loi**. Dans le genre, j'ai vu dans le magazine ***Studio*** une double page pour le film d'Arnaud Despleschin, **Comment je me suis disputé... (ma vie sexuelle)** où on voyait les comédiens, style photomaton fait à la va-vite. On avait l'impression qu'ils avaient tous oublié leurs peignes dans la boîte à gants. C'était hallucinant. Tout à fait le genre «filles perdues, cheveux gras».

***Ciné-Bulles**: Le film raconte l'histoire de trois femmes et pourtant les deux acteurs les plus connus sont des hommes, Charles Berling et Sergi Lopez.*

Claude Duty: Des comédiennes de 25 ans hyper-starifiées, il n'y en a pas 36 000 en France. Celles que j'ai choisies, Amira Casar, Marina Foïs et Olivia Bonamy, étaient à la mode. Ma chance c'est que le producteur, Bruno Levy, a été directeur de casting, l'un des plus influents à Paris. Il a fait notamment le casting de **la Vérité si je mens** et d'**Une liaison pornographique**, aussi il connaît sur le bout des ongles les acteurs et leurs agents. J'ai une chance inouïe parce que je l'ai à la fois comme producteur et comme directeur de casting occulte. Il est génial, il sait exactement à qui on peut faire lire le scénario. On a renouvelé cette double collaboration pour le deuxième film, **Bienvenue au gîte**, film que je ne souhaitais pas tourner au départ. C'était une idée de *sitcom* que je voulais vendre jusqu'à ce qu'on me demande de la développer sous forme de film. De fil en aiguille, je me suis pris au jeu.



Claude Duty
(Photo: Janicke Morissette)

***Ciné-Bulles**: À l'hiver dernier, la sortie en France de **8 Femmes** de François Ozon, autre film interprété par des actrices et ponctué de chansons, vous énervait un peu.*

Claude Duty: Tout le monde se foutait de **Filles perdues, cheveux gras**, il y avait **8 Femmes**... Le distributeur devait sortir le film en mai, il a décidé de reporter sa sortie à l'automne. On l'a donc présenté à la Semaine de la critique à Cannes où il a eu beaucoup de retours positifs. Ceux qui n'aimaient pas n'en ont pas parlé au moment du Festival, de sorte que, lorsque le film est sorti, il avait une image positive. Il a fait 300 000 entrées en France, ce qui est bien. On aurait aimé que cela pète la baraque comme le documentaire **Être et avoir** de Nicolas Philibert, qui a fait un million d'entrées, mais, quand même, **Filles perdues, cheveux gras** est devenu un film culte. Il a un bon bouche à oreille et il est évident qu'il va marcher en DVD, si bien que pour le deuxième film j'ai eu plus de moyens.

***Ciné-Bulles**: Après avoir passé des années dans l'ombre vous voilà donc dans l'œil public.*

Claude Duty: J'adore. Je fais des courts depuis près de 30 ans et on ne m'a jamais posé de questions! Maintenant je reçois des lettres de gens que j'ai perdus de vue depuis 20 ans et qui, soudainement, se souviennent de moi. Faire deux films d'affilée est très valorisant. Les gens s'étonnent et moi-même je ne réalise pas très bien, je suis encore dans les «vaps». Certains de mes courts métrages ont eu du succès, mais pas des emballements comme c'est le cas parfois. Faire des courts me semblait palpable et possible, plus certainement que de tourner avec Catherine Deneuve, avec des vedettes inaccessibles, car on peut toujours faire des courts dans son coin.

***Ciné-Bulles**: On ne fait pas le même premier film à 25 et à 56 ans, on n'a pas les mêmes préoccupations.*

Marina Foïs dans un des numéros musicaux

Claude Duty: Je ne veux pas tellement mettre mes préoccupations dans mes films alors je ne pense pas à ces choses-là. Au départ j'ai une idée, je la raconte au coscénariste Jean-Philippe Barrau et, ensemble, on échafaude le scénario. Nous n'écrivons pas séparément mais bien ensemble. Dans le cas de **Filles perdues, cheveux gras**, nous avions également écrit les paroles des chansons, mais nous n'en étions pas satisfaits. On les trouvait lourdes alors nous les avons confiées à Dominique-Pierre Burgaud, très doué. Il collabore aussi à **Bienvenue au gîte**, où les chansons seront très différentes de celles du premier film.

***Ciné-Bulles**: La chanson établit une distance. En misant sur l'humour, l'effet est amplifié.*

Claude Duty: Le film puise dans la tradition de la chanson française, celle d'Obispo, Goldman, Gainsbourg, le maître absolu. Dans cet esprit, notre musique, signée Valmont, est premier degré, dans l'esprit de la variété française. On y a ajouté des paroles décalées. Je voulais faire référence à la comédie musicale dès le départ. J'aime beaucoup **8 Femmes**, mais comme on s'attend à ce que chaque actrice ait sa chanson, cela devient prévisible. On se dit: «Maintenant, il reste encore une telle...» Je voulais éviter cela, surprendre le spectateur. Il y a un long tunnel de chansons au début du film qui nous a toujours embarrassés puis qu'on a assumé, car il fallait trois scènes d'exposition pour présenter les personnages. Puis, un personnage dit: «Tu me gonfles avec tes chansons», et il y a une rupture. Les chansons viennent ensuite comme des bouffées qui surprennent les spectateurs. Le film joue beaucoup sur ces oublis. Les spectateurs ont oublié le chat passé par la fenêtre et il resurgit. Même chose pour la biche, le revolver. Je joue sur ces semi-surprises.

***Ciné-Bulles**: Le film est résolument kitsch, que ce soit les couleurs ou le ciel étoilé avec ses étoiles en forme d'étoiles.*

Claude Duty: J'aime le kitsch sans le revendiquer tout à fait. Pour que la scène de la forêt fonctionne il fallait que ce soit Barbie à mort. C'est ce qui étonne les gens. Les gens sont assez sages, pour ce film-là il ne fallait pas l'être.

***Ciné-Bulles**: Vous leur dites clairement de ne pas vous prendre au sérieux.*

Claude Duty: J'aimerais aller encore plus loin. Si les gens y croient un moment, je démonte toujours. Cela arrive à être émouvant quand même. Au montage on a enlevé les scènes glauques parce que cela devenait très sérieux et très grave. Certaines scènes étaient devenues plus dramatiques au tournage que nous ne le souhaitions. Je n'ai pas envie de faire quelque chose de très sérieux. De toute façon, je n'ai pas l'impression de faire de grands films, je fais de petits films. Comme tous les réalisateurs, je découvre que les problèmes sont proportionnels à ce que l'on fait. Ils sont plus importants si on est Spielberg que si on fait un film en super 8 avec des copains.

***Ciné-Bulles**: Pourquoi montre-t-on si fréquemment la fille moyenne en employée de salon de coiffure dans le cinéma français, que ce soit dans **Meilleur espoir féminin**, **Vénus beauté Institut** ou **Filles perdues, cheveux gras**?*

Claude Duty: La fille moyenne, c'est la shampouineuse. Aujourd'hui, c'est devenu un cliché. Miou Miou, par exemple, a fait la shampouineuse, l'une de ces femmes à la fois élégante et *cheap* qui est le trait d'union entre deux classes sociales. La midinette du XIXe siècle devient shampouineuse au XXe siècle. Au XXIe, on verra. C'est la pauvre fille qui a un diplôme, juste ce qu'il faut. Le cliché est énorme, les humoristes l'ont repris. Comme tous les poncifs, celui-là part de la réalité. Il y a la coiffeuse et la serveuse.

***Ciné-Bulles**: Vous avez inclus un curieux dessin animé dans votre film.*

Claude Duty: À l'écriture on se disait que ce serait génial si ce que raconte l'ethnologue interprété par Sergi Lopez, la légende de Pocaya, devenait un dessin animé aux allures très disneyennes, une façon de plus de se moquer des poncifs avec quelque chose de très cinématographique, de très tarte à la crème. On raconte une histoire à quelqu'un, et il entre dans l'histoire. C'est ***Alice au pays des merveilles***. On voulait que ce soit hyper-Disney. Alors que nous cherchions quelqu'un pour réaliser ce dessin animé, j'ai été invité à une fête pour les 10 ans d'une société qui se nomme Je suis bien content et qui fait des films d'animation très originaux. J'y ai vu une publicité pour la chaîne de restauration rapide Quick sur le modèle Disney: exactement ce que je cherchais. Ils ont donc animé la légende de Pocaya.

***Ciné-Bulles**: Votre film est construit autour de clichés très français, et néanmoins il emprunte largement à la culture américaine, Disney, Barbie, la comédie musicale.*

Claude Duty: Dans les débats, les journalistes me renvoient à des films français alors que nos références étaient **la Mélodie du bonheur** et **My Fair Lady**. Ainsi, dans la galerie, Elodie s'exclame: «Oh la salope», et c'est Eliza Doolittle à Ascott qui dit: «Magne-toi le cul.» La chanson ***le Bonheur*** que chante Natacha dans la mansarde est une variante de celle que chante Julie Andrews à ses élèves. Elle chante les bonheurs quotidiens: «Quand l'abeille pique, quand le chien mord, je pense à des choses agréables» et cela devient: «Quand t'as de la peine, pense aux Kurdes, aux Tchétchènes.» Quand notre personnage parle à son chat, on emprunte au style de la comédie musicale américaine. Les poncifs viennent beaucoup des États-Unis. De manière amusante, quand on reprend des images toutes faites, on croise parfois la route d'autres cinéastes. Ainsi, dans **Carnages** de Delphine Gleize, le personnage de Chiara Mastroianni vend des chioritos déguisée en Espagnole dans un supermarché, exactement comme mon héroïne au début du film.

***Ciné-Bulles**: Que diriez-vous aujourd'hui de votre parcours de «court métragiste»?*

Claude Duty: Il me paraît très réussi. J'ai fait les films dont j'avais envie au moment où j'en avais envie. Je n'avais pas l'impression d'apprendre un métier, pas le besoin de travailler avec de gros noms. J'ai travaillé comme un potier qui fait un pot, sans me dire qu'au bout de 25 pots je devais faire une grosse jarre puis prendre la tête d'une grosse entreprise. Tout de même, il est arrivé qu'un film n'ait pas été à la hauteur du rêve que j'en avais, qu'il ait épousé sa propre forme et soit devenu ce qu'il devait être. Je n'ai jamais fait de film qui me servirait de brouillon pour plus tard. Un film n'a pas à être le «préfilm» de quelque chose, une maquette.

***Ciné-Bulles**: Comment a évolué le court métrage français depuis 25 ans?*

Claude Duty: C'est devenu gros: 600 films par an. Cela fait 600 personnes qui veulent faire du cinéma. Il y a autour de cela un vrai réseau, des lieux pour les projeter, des festivals, un monde qui a des interférences avec le milieu du long. Il y a 20 ans, on tournait beaucoup moins de films. Maintenant chacun veut faire son court, c'est à la mode. Certains se lancent même dans le long, y compris Sophie Marceau et Vincent Perez. Quand j'ai commencé à présenter mes courts métrages, c'était beaucoup plus intimiste, plus marginal. Maintenant tout le monde sait ce qu'est Clermont-Ferrand, ce qu'est un court métrage. J'ai présenté des films à Cannes et personne ne s'en souciait.

«La fille moyenne, c'est la shampouineuse. Aujourd'hui, c'est devenu un cliché.», selon Claude Duty.

Le court métrage était clairement le parent pauvre, la 25e roue du carrosse et c'était à peine si on vous donnait un badge. Aujourd'hui, on met les courts en évidence, il y a la Ciné-Fondation et il est de bon ton de dire que les seuls bons films présentés au Festival étaient des courts métrages. Certains journalistes vont au Festival de Clermont-Ferrand parce qu'ils ont peur de rater le futur François Ozon, le futur Éric Zonca. C'est comme au tiercé, on veut miser sur le bon cheval. On attend le long, ce qui est dangereux.

***Ciné-Bulles**: Et la qualité d'ensemble?*

Claude Duty: C'est beaucoup mieux, plus abouti, notamment parce qu'il y a plus d'aide. C'est indiscutable. Le cinéma est très valorisé en France et le court métrage est le reflet de cela. Dans les pays qui ont du mal à assumer une cinéphilie nationale, le court métrage est en difficulté. Tout est lié. En France, les jeunes producteurs commencent en produisant du court. On est très gâté, il y a une véritable émulation autour du cinéma.

***Ciné-Bulles**: À la télévision française les courts métrages sont toujours présentés à des heures très tardives, souvent après minuit.*

Claude Duty: C'est normal et cela ne me désole pas. C'est la règle du jeu de notre société. On ne va pas diffuser un court en *prime time*! Le jour où l'on diffusera Bergman en *prime time*, on en reparlera. C'est pareil dans le monde entier. Le *prime time* est réservé au divertissement. Cela dit, les télés aident le court métrage qui demeure marginal, mais d'une marginalité tout de même très exposée.

***Ciné-Bulles**: Avez-vous vraiment attendu toutes ces années que l'on vous offre de produire un premier long métrage?*

Claude Duty: Sur un plateau! J'étais naïf! La preuve, c'est que cela a mis des années! Mais je ne courais pas derrière. Je crois que lorsqu'on fait quelque chose sur la durée, que ce soit de la broderie, de la bicyclette ou du cinéma, cela rapporte. Prenons l'exemple des femmes panthères que l'on voit à Cannes depuis plusieurs années, et qui sont maintenant célèbres. Je crois que si quelqu'un se rend à Clermont-Ferrand pendant 10 ans avec un casque de gaulois et un kilt, il deviendra célèbre. Il suffit d'enfoncer son clou. Il y a des clous intelligents et des clous bêtes, c'est tout. Moi, à la différence des jeunes réalisateurs, je n'avais pas une ambition dévorante de faire un long métrage. Maintenant quand on se lance dans le cinéma on n'a pas la naïveté de quelqu'un de ma génération. Les jeunes réalisateurs sont plus soucieux de faire du cinéma que de faire leur cinéma. Ils ont fait trois courts, ils doivent passer au long. Ils ont envie d'être dans le cinéma. Ce qui m'amuse, c'est de faire les films dont j'ai envie.

***Ciné-Bulles**: On vous imagine mal retournant au court métrage après avoir enchaîné deux longs métrages de la sorte.*

Claude Duty: C'est mal parti parce que j'ai déjà une proposition pour un troisième long métrage et une autre pour un 52 minutes pour Canal +. Le long métrage est très accaparant, alors c'est un peu un point de non-retour. Quand même, peut-être est-ce utopique, j'aimerais faire d'autres courts, m'amuser à faire des courts hors normes, pour le plaisir de l'expérimentation. Le long, c'est la même chose avec plus de temps et plus d'argent. C'est en tout cas plus confortable et plus encourageant que de mettre un an à faire un court pour avoir son heure de gloire à Brest, Pantin ou Clermont-Ferrand. D'ailleurs, si le film n'est pas sélectionné par ces festivals, on sait qu'on n'en tournera pas un suivant. Faut voir les mélos que cela fait quand un film n'est pas retenu à Clermont-Ferrand.

***Ciné-Bulles**: Qu'est-ce qu'un bon film?*

Claude Duty: Un film qui me surprend, qui m'étonne, qui pique ma curiosité, que je n'ai jamais fait. Ce qui ne veut pas dire que cela plaise aux autres. J'aime bien étonner. C'est peut-être présomptueux, mais j'aime étonner... ■